



HAL
open science

Préface à la réédition, par les éditions R&N (Paris, 2025), de l'essai de Bernard Charbonneau, “ Teilhard de Chardin, prophète d'un âge totalitaire ” (première publication : Paris, Denoël, 1963).

Olivier Rey

► **To cite this version:**

Olivier Rey. Préface à la réédition, par les éditions R&N (Paris, 2025), de l'essai de Bernard Charbonneau, “ Teilhard de Chardin, prophète d'un âge totalitaire ” (première publication : Paris, Denoël, 1963).. Teilhard de Chardin, prophète d'un âge totalitaire, R&N Éditions, 2025, 9791096562671. halshs-04856131

HAL Id: halshs-04856131

<https://shs.hal.science/halshs-04856131v1>

Submitted on 26 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Préface à la réédition, par les éditions R&N (Paris, 2025), de l'essai de Bernard Charbonneau, *Teilhard de Chardin, prophète d'un âge totalitaire* (première publication : Paris, Denoël, 1963).

Au printemps 1975, Pasolini publia dans le *Corriere della sera* une suite de textes adressés à un adolescent napolitain tel qu'il l'imaginait, nommé Gennariello. Au fil de ces textes, Pasolini prenait acte du fossé culturel que les quarante années qui séparaient sa propre naissance, en 1922, et celle de Gennariello, au début des années 1960, avaient creusé. Lui, Pasolini, avait grandi dans une Italie qu'il qualifiait de « paléo-industrielle » : un pays certes déjà largement marqué par l'industrialisation, mais qui n'en tenait pas moins encore par d'innombrables fibres au monde ancien, préindustriel. Gennariello, de son côté, grandissait dans une société de consommation. « C'est l'un des sauts de génération les plus profonds que l'histoire ait enregistrés. [...] Le fossé entre l'univers de la consommation et le monde paléo-industriel est encore plus profond et total que le fossé entre le monde paléo-industriel et le monde préindustriel¹. » Autre façon de l'exprimer : un mineur de *Germinal* a davantage en commun avec un paysan d'Hésiode, ayant vécu vingt-six siècles avant lui, qu'avec nous. Les auteurs qui ont le mieux mesuré l'ampleur de ce bouleversement, et le « cataclysme anthropologique² » qui l'accompagne, sont des personnes qui ont éprouvé ses effets au cours de leur propre existence. De là l'intérêt particulier qu'il y a pour nous à les lire : ils se révèlent souvent bien plus perspicaces à l'endroit du monde dans lequel nous vivons, dont ils ont vécu l'avènement, ainsi que sur les forces et les idées qui le travaillent, dont ils ont senti l'essor, que nous-mêmes qui, immergés comme nous le sommes dans le courant, avons perdu les repères qui nous permettraient de porter un regard lucide sur notre situation.

Bernard Charbonneau, né en 1910 et mort en 1996, est de ces hommes qui, en traversant le vingtième siècle, ont perçu à travers tout leur être, intellectuel et charnel, la mutation sans précédent en train de s'opérer. Cette mutation, Charbonneau s'est employé sa vie durant à la décrire, à en comprendre les ressorts – et à y résister³. Si l'œuvre qu'il a nous a léguée nous est précieuse, ce n'est pas tant à titre de document historique, que parce que, en repérant des mouvements en passe de devenir hégémoniques, mais qui, ne

¹ « Gennariello », in *Lettres luthériennes. Petit traité pédagogique* (1976), trad. Anne Rocchi Pullberg, Paris, Le Seuil, « Points », 2002, p. 51-53.

² Pier Paolo Pasolini, « Sacer », in *Écrits corsaires* (1975), trad. Philippe Guilhaon, Paris, Flammarion, « Champs arts », 2018, p. 155.

³ Pour une présentation de la vie et de l'œuvre, voir l'ouvrage de Patrick Chastenet, *Introduction à Bernard Charbonneau*, Paris, La Découverte, « Repères », 2024.

l'étant pas encore, n'aveuglaient pas la pensée, elle nourrit notre intelligence des temps présents, nous aide à comprendre ce qui nous arrive.

Qui nous accorderait ce point n'en pourrait pas moins objecter : ce qui se conçoit des livres de Charbonneau en général, peut-il s'étendre à un ouvrage consacré spécifiquement à Pierre Teilhard de Chardin ? Charbonneau n'a-t-il pas, en dédiant un volume entier à l'examen de la doctrine teilhardienne, cédé à la mode de son temps, qui accordait une audience démesurée à une figure depuis largement éclipsée ? On peine aujourd'hui à imaginer la notoriété dont ont joui, dans les années 1950 et 60, le personnage et sa pensée. Charbonneau était conscient du caractère disproportionné de cette audience : « On peut parler actuellement d'un mythe Teilhard qui, participant autrefois des prestiges inquiétants de l'hérésie, du secret et du petit nombre, y ajoute aujourd'hui celui de la célébrité et des foules. Pour employer son langage, le P. Teilhard "émerge" actuellement au niveau de ces catalogues de mythes modernes que sont *Elle*, *France-Soir* ou *Paris-Match*. » De là cette interrogation qu'il formule : « On peut se demander si ce succès n'est pas trop complet pour ne pas s'abolir de lui-même. Dans notre société, ce genre d'unanimité caractérise généralement les phénomènes de mode : et le propre des célébrités qui se manifestent dans *Elle* est d'être précaires. » Mais alors, pourquoi prendre la pensée de Teilhard assez au sérieux pour s'y confronter dans un livre ? Charbonneau nous donne la réponse, lorsqu'il écrit : « Je crains que si Teilhard doit sombrer un jour dans l'oubli, il ne disparaisse qu'après avoir rempli sa fonction. » De quelle fonction s'agit-il ? En répondant à cette question, on saisira à la fois l'intérêt qu'il y avait, en 1963, à s'efforcer comme l'a fait Charbonneau de lire vraiment Teilhard, afin de comprendre ce que son succès du moment annonçait, et l'intérêt qu'il y a, soixante ans plus tard, à lire l'ouvrage qui en a résulté qui, sur le mode analogique, nous aide à comprendre de quoi il retourne aujourd'hui.

Deux grands récits ont accompagné et soutenu le progrès des sciences depuis la fin du dix-huitième siècle. Le premier récit « a pour sujet l'humanité comme héros de la liberté⁴ ». Il s'agit, grâce au progrès des sciences, d'émanciper les individus et les peuples de leurs anciennes tutelles, de permettre à l'humanité de se libérer des maux qui l'accablaient et de façonner son propre destin. Le second récit, porté tout particulièrement par l'idéalisme allemand, est spéculatif : dans le progrès des sciences s'accomplit la vie de l'esprit, se réalise l'Esprit dans l'histoire⁵. Si le dix-neuvième siècle compta beaucoup d'enthousiastes de la science, d'autres demeuraient dubitatifs. Nietzsche par exemple, qui notait dans ses cahiers : « Un âge de barbarie commence, les sciences se mettront à son

⁴ Jean-François Lyotard, *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, « Critiques », 1979, p. 54.

⁵ Voir *ibid.*, p. 55-57.

service⁶! » De fait, la première moitié du vingtième siècle et ses guerres mondiales, menées à une échelle et avec un déploiement technique inconcevables sans les progrès scientifiques accumulés, montraient que l'émancipation promise pouvait se muer en son contraire, que le prétendu triomphe de l'Esprit pouvait conduire à son anéantissement. Dans le même temps, la dynamique une fois lancée était si forte, la puissance gagée sur la science si écrasante qu'il ne semblait guère possible de changer de trajectoire. De cette situation, la bombe atomique, produit de la physique nucléaire la plus avancée, était l'emblème. D'un côté, ces bombes d'un nouveau type (à fission puis, dès le début des années 1950, thermonucléaires) se révélaient monstrueusement destructrices, et capables de liquider l'humanité. D'un autre côté, précisément à cause de cette puissance démesurée, il était vital de demeurer dans le peloton de tête de la course scientifique (c'est ainsi que, sur un continent que la guerre avait dévasté, fut institué en 1952 le Conseil européen pour la recherche nucléaire et installé, à partir de 1954, à la frontière franco-suisse, un immense centre dédié à la physique des particules). Telle était l'alternative : ou bien persévérer sur une voie qui pouvait mener à une destruction générale, ou bien l'abandonner au risque d'être détruit par ceux qui persisteraient à la suivre.

Au lendemain de la guerre, les populations européennes aspiraient à des perspectives plus riantes. Voilà qui nous permet de comprendre la faveur dont jouèrent un temps les écrits du P. Teilhard de Chardin. Celui-ci écrivait, dans un article de 1939 dont le titre, « La mystique de la science », était déjà tout un programme : « Pour soutenir et prolonger l'immense, incoercible et légitime élan où se trouvent engagés incontestablement à notre époque le gros et le vif de l'activité humaine, il faut une foi, une mystique. Soit qu'il s'agisse de garder à l'homme le goût sacré de son effort, soit qu'il s'agisse de lui donner le désintéressement requis pour une toujours plus indispensable collaboration avec ses semblables, une religion est l'âme biologiquement nécessaire à l'avenir de la Science⁷. » L'élan scientifique est « incoercible » : il n'y pas le choix, il faut continuer – là se trouvent « le gros et le vif de l'activité humaine ». Mais comment durablement continuer, si on manque de cœur à l'ouvrage ? Voilà pourquoi l'entreprise scientifique doit être soutenue par une foi, afin que l'homme garde, en s'y livrant, « le goût sacré de son effort », et qu'il puisse se dire qu'il œuvre ainsi à la communion universelle. On saisit alors la fonction que la pensée teilhardienne va remplir : rassurer nombre de ses contemporains, que les événements avaient laissés ébranlés, en leur expliquant qu'en replongeant dans le courant, en se vouant tout entier au « développement », ils ne se replacent pas sur une trajectoire dangereuse, voire mortifère, ils ne sacrifient pas l'esprit à des préoccupations matérielles,

⁶ Fragment 8[61] de 1880, in *Aurore. Fragments posthumes Début 1880-Printemps 1881*, éd. Giorgio Colli et Mazzino Montinari, trad. Julien Hervier, Paris, Gallimard, 1980, p. 632.

<http://www.in source.org/#eKGWB/NF-1880,8>

⁷ « La mystique de la science », revue *Études*, 20 mars 1939, t. 238, p. 725-742 (p. 742).

mais préparent, au contraire, le grand règne de l'Esprit. Ne vous en faites pas : plus vous vous abandonnez au monde tel qu'il va, plus vous travaillez à votre salut et à celui du monde entier. Dans un article de 1949, intitulé « Le cœur du problème », Teilhard constate « l'état de tension où se trouve plus ou moins consciemment porté, présentement, tout individu humain », partagé qu'il est entre de « traditionnelles forces ascensionnelles d'adoration », qui le portent vers Dieu, et « la toute moderne action propulsive », qui le pousse à transcender l'humanité par des moyens terrestres. L'établissement du diagnostic est suivi de la délivrance du remède : il suffit de se rendre compte que « la toute moderne action propulsive » ne s'oppose pas aux « forces ascensionnelles », mais est à leur service. « Vers l'en haut par l'en avant », proclame Teilhard. Pour donner à son exposé exalté une apparence scientifique, il ne dédaigne pas de tracer un schéma avec des axes Ox et Oy :

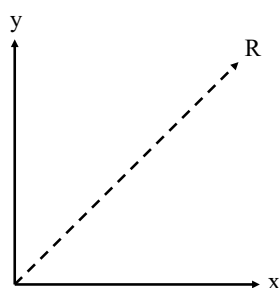


Schéma illustrant le conflit entre les deux espèces de Foi au cœur de l'Homme moderne.

Oy : Foi chrétienne, ascensionnelle, en un transcendant personnel vers l'En Haut.

Ox : Foi humaine, propulsive, en de l'ultra-humain, vers l'En Avant.

OR : Foi chrétienne « rectifiée » (« explicitée »), résolvant le problème : le salut (l'issue) est à la fois en Haut et en Avant, – dans un Christ sauveur et moteur, non seulement des individus humains, mais de l'Anthropogénèse tout entière.

Bien observer que, par construction, OR n'est *pas* une demi-mesure, un compromis entre le Ciel et la Terre, mais une résultante, combinant et renforçant l'une par l'autre deux formes de détachement (c'est-à-dire de « don à un plus grand que soi »)⁸.

Teilhard a raison de souligner que sa foi « rectifiée » n'est pas un compromis entre le Ciel et la Terre : selon lui, c'est en s'engageant à fond sur l'axe horizontal que l'on se trouve finalement projeté verticalement – « vers l'en haut par l'en avant », conformément à la formule déjà citée.

Fait à relever : en bien des endroits, la rhétorique de Teilhard semble faire écho à celle qu'employait, près d'un siècle plus tôt, Victor Hugo, lorsqu'il invitait à « croire au progrès, prier vers l'infini⁹ », et affirmait : « Somme toute, qu'on le sache, science et religion sont deux mots identiques ; les savants ne s'en doutent pas, les religieux non plus. Ces deux mots expriment les deux versants du même fait, qui est l'infini. La Religion-

⁸ « Le cœur du problème », in *L'Avenir de l'homme*, Paris, Le Seuil, 1959, p. 349.

⁹ *William Shakespeare* (1864) II, VI, 1 (*Œuvres complètes*, vol. « Critique », Paris, Robert Laffont, 1985, p. 402).

Science, c'est l'avenir de l'âme humaine¹⁰. » Soit « la foi chrétienne “rectifiée” » selon Teilhard, la flèche en pointillés.

De Hugo à Teilhard, cependant, du temps s'était écoulé, des événements s'étaient déroulés, qui peinaient à confirmer les vertus mirifiques de l'En avant. S'engager à fond sur l'axe horizontal, n'était-ce pas ce que l'on avait fait depuis un bon moment ? Pour quelle élévation générale, sur l'axe *Oy* ? La réponse n'était pas claire, en particulier dans un monde qui venait d'être ravagé par une guerre sans précédent. Pour balayer les objections, une solution : *prendre de l'altitude*. Le journal *Le Monde* recommandait la méthode. Juste après la mission Vostok 1, qui vit le cosmonaute Youri Gagarine effectuer le premier vol dans l'espace, un article du quotidien déplorait que l'on ne sût pas, comme lui, prendre de la hauteur : « Le contraste est saisissant entre le voyage éclair autour de la Terre du jeune officier soviétique et la futilité des problèmes à propos desquels nous continuons de nous entre-déchirer¹¹. » Vue d'assez loin, la Terre est la « planète bleue », et tous les conflits dont elle est le théâtre trahissent leur insignifiance. Si nous pouvions offrir à chacun un vol en orbite, nos dissensions nous feraient honte et nous serions tous réconciliés. Teilhard recommandait également, pour sa part, la prise d'altitude, mais d'abord dans le domaine de la pensée : « Pour moi, il n'y a qu'un moyen de vivre : prendre de l'altitude et monter assez haut pour que, par-dessus le désordre superficiel des détails, si douloureux ceux-ci soient-ils, se découvre la régularité significative de quelque grand destin humain. Émerger pour voir clair : voilà ce que j'ai toujours personnellement essayé de faire¹². » Il faut reconnaître que chez le P. Teilhard, pareille affirmation n'était pas de ces poses d'intellectuel que le moindre heurt avec les aspérités du réel fait voler en éclats. Son rôle de brancardier, durant la Première Guerre mondiale, le mit en contact direct avec les dangers et les aspects les plus cruels du champ de bataille. Non seulement il traversa le conflit sans jamais se plaindre, mais il regretta que son statut de religieux l'empêchât de combattre. Dans une lettre écrite en 1917 et adressée depuis le front à sa cousine Marguerite Teilhard-Chambon, on lit : « Je t'assure que j'aimerais cent fois mieux lancer des grenades ou servir une mitrailleuse que d'être ainsi en surnombre. Ce n'est peut-être pas très orthodoxe, ce que je vais te dire, – et pourtant je crois qu'il y a là une âme de vérité : il me semble que je serais plus prêtre ainsi. Le prêtre n'est-il pas celui qui doit porter intégralement le poids de la vie, et montrer en soi comment peuvent s'allier le

¹⁰ *Préface de mes œuvres et post-scriptum de ma vie* (écrits en 1863-1864), in *Proses philosophiques* (*Œuvres complètes*, vol. « Critique », *op. cit.*, p. 705).

¹¹ « Le contraste », *Le Monde*, 14 avril 1961.

¹² Cité par George Magloire (nom de plume de Dominique de Wespim), dans son article « Le génie que j'ai vu vivre en liberté », revue *Planète*, n° 3, février 1962, p. 28. Les propos rapportés, même par une admiratrice digne de confiance, n'ont pas la même valeur que les textes rédigés par le P. Teilhard lui-même. Cela étant, ces *hadiths* s'accordent si bien à l'œuvre publiée que le degré de vraisemblance est très élevé.

travail humain et l'amour de Dieu¹³? » Quelques mois plus tard, dans une autre lettre, il annonçait : « J'ai un peu envie d'analyser et de justifier brièvement ce sentiment de plénitude et de surhumain que j'ai si souvent éprouvé sur le front, et dont je redoute d'expérimenter la nostalgie après la guerre. Il me semble qu'on pourrait montrer que le front n'est pas seulement la ligne de feu, la surface de corrosion des peuples qui s'attaquent, mais aussi, en quelque façon, le "front de la vague" qui porte le monde humain vers ses destinées nouvelles. Quand on regarde dans la nuit, à la lumière des fusées, après quelque journée plus agitée, il semble qu'on se trouve à l'extrême limite de ce qui est réalisé et de ce qui tend à se faire. Non seulement l'activité, alors, atteint une sorte de paroxysme très calme qui la dilate à la mesure de la grande œuvre à laquelle elle coopère, – mais l'esprit, lui aussi, domine un petit peu la marche totale de la masse humaine, où il se sent moins noyé. À ces minutes-là, par excellence, on vit, peut-on dire, "cosmiquement", – avec un intérêt palpable aussi grand que le cœur¹⁴... » La mort au combat de deux de ses cinq frères, ainsi que d'amis, ne l'affectèrent pas longtemps : les cas individuels sont de peu de poids quand on sait voir la scène d'assez haut, la placer dans la grande odyssée cosmique. George Magloire, qui fréquenta Teilhard à Pékin pendant la Seconde Guerre mondiale, raconte l'effet que produisit sur lui la nouvelle du bombardement d'Hiroshima. « Pour le Père Teilhard, spectateur bouleversé, un pareil choc, faisant jouer toutes les forces de séparation, de divergence et de destruction, ne pouvait qu'activer le processus physique irrésistible d'une plus grande collectivisation humaine, l'avènement de la "planétisation des hommes". » Un mal pour un bien, en somme ; un incident qui ne devait pas distraire de l'essentiel. « La flamme a jailli, l'énergie a débordé de ce qui n'était, pour le sens commun, que substance inerte et ininflammable ! [...] L'acte 1 est joué ! Nous avons accès au cœur de l'atome ! Viennent maintenant les suivants, tels la vitalisation de la matière par édification de supermolécules, le modelage de l'organisme humain par les hormones, le contrôle de l'hérédité et des sexes par le jeu des gènes et des chromosomes, le réajustement et la libération internes de notre âme par action directe des ressorts mis à nu par la psychanalyse, l'éveil et la capture des puissances intellectuelles et affectives encore dormantes dans la masse humaine !... Toute espèce d'effets ne peut-elle pas être, réellement, provoquée par un arrangement convenable de la matière et, à partir des succès obtenus dans le domaine

¹³ Lettre écrite à Pavant (Aisne) et datée du 15 février 1917 (*Genèse d'une pensée. Lettres (1914-1919)*, Paris, Grasset, 1961, p. 237-238).

¹⁴ Lettre écrite à Muret-et-Crouettes (Aisne) et datée du 23 septembre 1917 (*Genèse d'une pensée, op. cit.*, p. 266-267). Deux mois plus tard sera publié un texte intitulé « La nostalgie du front » (revue *Études*, 20 novembre 1917, t. 153, p. 458-467 ; repris dans *Écrits du temps de la guerre (1916-1919)*, Paris, Grasset, 1965, p. 199-214).

nucléaire, ne sommes-nous pas en droit d'espérer pouvoir, tôt ou tard, changer la matière quelle qu'elle soit¹⁵? »

Teilhard ne nie pas la présence de négatif, il en relativise la portée en l'intégrant dans un mouvement globalement positif. « Série inlassable d'avances et de reculs à somme positive : comme le va-et-vient des lames, en période de marée montante, sur une plage¹⁶... » La métaphore est ingénieuse, mais elle a ses limites : alors que, comme on sait, sur les plages alternent le flux et le jusant, il n'en va pas de même avec le progrès selon Teilhard, qui se déploie sans relâche depuis les origines de l'univers et dont l'humanité constitue aujourd'hui la pointe avancée, destinée à être elle-même dépassée par ce qu'il nomme l'« ultra-humain ». Teilhard prévoit, à brève échéance, l'avènement de « quelque “super-Humanité” beaucoup plus consciente, beaucoup plus puissante, beaucoup plus unanime que la nôtre¹⁷ », et nous assigne une tâche : collaborer pleinement à cet avènement. « Ce que la Vie nous demande, en fin de compte, de faire pour être, c'est de nous incorporer et de nous subordonner à une Totalité organisée dont nous ne sommes, cosmiquement, que les parcelles conscientes. Un centre d'ordre supérieur nous attend – déjà il apparaît – non plus seulement à côté, mais *au-delà* et *au-dessus* de nous-mêmes¹⁸. »

Même s'il est arrivé à Teilhard d'employer le mot « transhumain », il a de loin préféré l'expression « ultra-humain », dont il a fait grand usage. Que désigne-t-il par ce terme ? Une certaine équivoque demeure. D'un côté, Teilhard était paléontologue, et par endroits il semble concevoir un ultra-humain qui serait, à l'humain tel que nous le connaissons, ce que l'humain actuel est au sinanthrope, ou Homme de Pékin, qu'il étudia, un *homo erectus* vieux de plus de quatre cent mille ans. Ainsi lorsqu'il écrit : « Zoologiquement et psychiquement parlant, l'homme, enfin aperçu dans l'intégrité cosmique de sa trajectoire, n'en est encore qu'à un stade embryonnaire au-delà duquel se profile déjà une large frange d'ultra-humain¹⁹. » Une frange à laquelle il revient aux humains eux-mêmes de donner consistance : « Une nouvelle forme d'évolution devient possible et s'inaugure : après l'ère des évolutions subies, l'ère de l'*auto-évolution* s'ouvrant en direction de quelque ultra-humain pour la matière organisée²⁰. » D'un autre côté, l'ultra-humain apparaît moins chez Teilhard, en général, comme une évolution organique de l'homme existant que comme l'émergence d'un « super-organisme », engendré par la convergence de toutes les consciences. « L'Étoffe de l'Univers, en devenant pensante, n'a pas encore

¹⁵ Cité par George Magloire dans « Le génie que j'ai vu vivre en liberté », art. cité, p. 29-30.

¹⁶ « La structure phylétique du groupe humain » (1951), III, 4, in *L'Apparition de l'Homme*, Paris, Le Seuil, 1956, p. 214.

¹⁷ « Réflexions sur le bonheur » (conférence faite à Pékin le 28 décembre 1943), I, B, 2, 3, in *Réflexions sur le bonheur. Inédits et témoignages*, Paris, Le Seuil, 1960, p. 63.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Le Cœur de la matière* (1950), Paris, Le Seuil, 1976, p. 48.

²⁰ « La structure phylétique du groupe humain », IV, 2, C, in *L'Apparition de l'homme, op. cit.*, p. 226.

achevé son cycle évolutif, – et, par suite, nous marchons vers quelque nouveau point critique, en avant. Malgré ses liaisons organiques, dont l’existence nous est apparue partout, la Biosphère ne formait encore qu’un assemblage de lignes divergentes, libres aux extrémités. Sous l’effet de la Réflexion, et des reploiements que celle-ci entraîne, les chaînes se ferment ; et la Noosphère tend à se constituer en un seul système clos, – où chaque élément pour soi voit, sent, désire, souffre les mêmes choses que tous les autres à la fois. Une collectivité harmonisée des consciences, équivalente à une sorte de super-conscience. La Terre non seulement se couvrant de grains de pensée par myriades, mais s’enveloppant d’une seule enveloppe pensante, jusqu’à ne plus former fonctionnellement qu’un seul vaste Grain de Pensée, à l’échelle sidérale. La pluralité des réflexions individuelles se groupant et se renforçant dans l’acte d’une seule Réflexion unanime²¹. » L’unanimité, Teilhard y tient par-dessus tout. « Nous commençons à apercevoir deux choses. La première, c’est que, dans le moule étroit et inextensible représenté par la surface fermée de la Terre, sous la pression d’une population et sous l’action de raisons économiques qui ne cessent de se multiplier, nous ne formons déjà plus qu’un seul corps²². Et la seconde c’est que, dans ce corps lui-même, par suite de l’établissement graduel d’un système uniforme et universel d’industrie et de science, nos pensées tendent de plus en plus à fonctionner comme les cellules d’un même cerveau. — Qu’est-ce à dire sinon que, la transformation poursuivant sa ligne naturelle, nous pouvons prévoir le moment où les hommes sauront ce que c’est, comme par un seul cœur, de désirer, d’espérer, d’aimer tous ensemble la même chose en même temps²³... » Teilhard ne semble jamais s’aviser qu’un monde où tout le monde désire la même chose en même temps n’est pas un paradis, mais l’enfer mimétique décrit par René Girard²⁴.

Entre l’ultra-humain anticipé et promu par Teilhard, et les projets transhumanistes du vingt-et-unième siècle, les parentés sont évidentes. Des différences existent également, dont on peut interroger le statut. Doivent-elles être attribuées à des sources d’inspiration

²¹ *Le Phénomène humain*, Paris, Le Seuil, 1995, p. 279-280 (IV, I, 2, C). La citation est un peu longue, mais elle donne un bon aperçu du style de Teilhard. Par Noosphère (du grec νόος-νοῦς, intelligence, esprit, pensée), celui-ci désigne « la “nappe pensante”, qui, après avoir germé au Tertiaire finissant, s’étale depuis lors par-dessus le monde des Plantes et des Animaux : hors et au-dessus de la Biosphère, une Noosphère » (*Le Phénomène humain*, p. 201 (III, I, 1, C)).

²² Ici encore, Teilhard semble répéter Hugo qui écrivait dans les années 1860 : « Plus de frontières ; ceci est déjà presque obtenu ; le va-et-vient des locomotives troue et disloque les limites de peuple à peuple, le rail mêle l’homme à l’homme ; la vie en commun de l’humanité commence » (*Proses philosophiques*, [« La Civilisation »], in *Œuvres complètes*, vol. « Critique », *op. cit.*, p. 608). Les propos du même genre surabondent chez Hugo.

²³ *Réflexions sur le bonheur*, *op. cit.*, p. 63.

²⁴ Il faut certes faire la différence entre le cas où le désir est orienté vers ce qui peut appartenir à tous, ou vers une transcendance (auquel cas la similitude de désir est effectivement un facteur de concorde), et le cas où le désir est orienté vers des objets que les hommes rivalisent pour posséder. Teilhard veut croire au premier régime du désir, alors même que ce qu’il donne pour œuvrer à la convergence des désirs – « un système uniforme et universel d’industrie et de science » – exacerbe partout le désir rivalitaire.

elles-mêmes radicalement différentes ? Ou faut-il y voir, plutôt, les adaptations nécessaires d'une même inspiration aux exigences du temps ? Du point de vue de la fonction remplie, en tout cas, les similitudes l'emportent sur les divergences. Le succès que rencontrèrent les thèses de Teilhard fut largement dû, nous l'avons dit, à la tension qu'elles venaient soulager : au moment où, après la guerre, il fallait se remettre à l'ouvrage, des doutes sur les dogmes progressistes venaient tourmenter les âmes. Teilhard arrive, qui dissout la tension en assurant que le progrès ne peut être remis en cause, puisqu'il est une loi de la nature, et que de surcroît, c'est en se vouant au développement des forces de production que l'on hâtera le retour du Christ²⁵. Dans un monde encore marqué du sceau chrétien, le mariage du progrès avec la Parousie avait son efficace. Aujourd'hui beaucoup moins. Et puis, on le sent bien, que le Progrès ne conduira pas à un monde apaisé et merveilleux, mais à des convulsions. D'où la tension d'aujourd'hui : entre une dynamique générale si puissante qu'il est pratiquement impossible de ne pas y collaborer, et la conviction qu'en persévérant dans cette voie, les choses vont mal tourner. Comment l'apaiser ? Les promesses de salut général ne sont plus de saison. Reste le sauvetage individuel : si, globalement, le Progrès tel que depuis plus de deux siècles il est entendu est une impasse, il faut néanmoins demeurer à sa pointe, car seuls les mieux équipés seront à même, dans les spasmes, de tirer leur épingle du jeu. Telle est la psychologie, consciente ou non, qui sous-tend l'intérêt porté aujourd'hui à l'« homme augmenté ».

Si Teilhard de Chardin est passé de mode, c'est que son discours réclamait d'importants aménagements pour que le rôle qu'il jouait, et qui lui valut son audience, puisse être assumé à nouveau. Un peu comme ces pièces de théâtre anciennes que des metteurs en scène réécrivent pour les mettre au goût du jour. Cela étant, sur le fond, Teilhard n'est pas intégralement démodé, loin de là. On est frappé, en relisant ses propos, de tomber sur des fragments tout à fait « actuels ». Ainsi ce passage étonnant, où il fait état d'un clivage de l'humanité appelé, selon lui, à devenir dominant. « *L'Homme progressivus* : savant, philosophe, aviateur, artiste, chercheur de tout bord, se montre partout sur la face pensante de notre planète. Son apparition correspond clairement à un phénomène d'ordre noosphérique. Une attraction naturelle rapproche entre eux ces

²⁵ En exergue à son texte de 1949, « Le cœur du problème », Teilhard a placé ces quelques lignes : « *Les uns disent ; "Attendons patiemment que le Christ revienne ?" – Les autres : "Achevons plutôt de construire la Terre." – Et les troisièmes pensent : " Pour hâter la Parousie, achevons de faire l'Homme sur Terre" »* (*L'Avenir de l'homme, op. cit.*, p. 339). Jésus disait à ses disciples : « Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? [...] Votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela. Cherchez d'abord son Royaume et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît » (Mt 6, 25-33). Teilhard, lui, dit à ses contemporains : faites progresser la science et l'industrie, et Dieu vous sera donné par surcroît.

pionniers. Pour moi, je vois avec certitude, dans un avenir peu éloigné, le clivage de l'humanité non plus sur le plan de la richesse, mais sur la foi au progrès. De ce point de vue, le vieil antagonisme entre producteurs et profiteurs est certainement dépassé, car ce qui opposait les hommes devient de plus en plus non point affaire de classes mais affaire d'esprit, avec, d'un côté, l'esprit bourgeois, dans son essence tendant à se représenter le monde uniquement comme une confortable demeure, de l'autre, l'esprit des "ouvriers de la Terre", figurant le monde comme une machine en marche ou mieux un organisme en progrès. Ces ouvriers de la Terre – je puis le prédire en toute équité – seront, fût-ce d'ailleurs seulement par pur effet de dominance biologique, le genre humain de demain²⁶. » Charbonneau remarque : « Ainsi un banquier qui croirait au progrès deviendrait un travailleur, tandis qu'un prolétaire qui n'y croirait pas deviendrait un bourgeois. » On comprend qu'une certaine presse ait offert à Teilhard une hospitalité d'autant plus généreuse que son discours permettait de prendre à revers celui de la lutte des classes. Ce que Charbonneau ne pouvait prévoir, c'est la fortune que le clivage évoqué par le père jésuite connaîtrait soixante ans après sa disparition. En 2016, au moment où il lançait son mouvement « En marche », Emmanuel Macron, ministre de l'économie et des finances et futur président de la République, déclarait : « À mes yeux, le vrai clivage dans notre pays [...] est entre progressistes et conservateurs, c'est ce clivage que je veux rebâtir maintenant²⁷. » Il ne cessera de le répéter par la suite, encore et encore : « Aujourd'hui, le vrai clivage, il est entre le repli et l'ouverture, entre les conservateurs et les progressistes²⁸. » Citer Teilhard aurait été un peu trop *vintage*, pour un homme voulant incarner la nouveauté. Il n'empêche : si la référence manquait, l'esprit y était.

Autre trait teilhardien qui se retrouve aujourd'hui : la passion unanimiste. Affirmation qui pourra paraître étrange, à l'heure où l'on déplore que les débats, sur quelque sujet que ce soit, deviennent de plus en plus « polarisés », c'est-à-dire, selon la façon dont le mot se trouve actuellement entendu²⁹, divisent les participants en deux

²⁶ Cité par George Magloire dans « Le génie que j'ai vu vivre en liberté », art. cit., p. 30.

²⁷ « Macron : "La gauche aujourd'hui ne me satisfait pas" », *Le Monde*, 23 avril 2016. https://www.lemonde.fr/politique/article/2016/04/23/macron-la-gauche-aujourd-hui-ne-me-satisfait-pas_4907700_823448.html

²⁸ Sur son compte Twitter, le 30 août 2016. <https://x.com/emmanuelmacron/status/770687985499136000>

²⁹ Jean-Pierre Dupuy a raison lorsqu'il critique l'usage qui s'est répandu du mot « polarisation » et de ses dérivés. Alors qu'en anglais, la *polarization* est l'acte de diviser un ensemble en deux groupes opposés, en français la *polarisation* désigne un phénomène de concentration autour d'un ou plusieurs pôles. Dans le cas d'un pôle unique, la polarisation est la convergence de tous vers un seul point – c'est-à-dire quelque chose de très différent de ce qu'on entend de plus en plus, sur le modèle de l'anglais, par polarisation. Que l'on songe au fait que quelqu'un qui polarise l'attention n'est pas quelqu'un la divise mais, au contraire, la concentre sur sa personne. En évoquant l'acheminement de l'humanité vers ce qu'il appelle le point Oméga, stade ultime de l'évolution qui, dès lors qu'il est entraperçu, doit accélérer la convergence, Teilhard écrivait : « N'est-il pas certain que, semblable à une foule qui s'ordonne et s'écoule dans le calme dès que les portes qui l'arrêtaient s'ouvrent devant elle, la multitude humaine, ainsi polarisée et activée jusque dans ses fibres, se sentirait immédiatement harmonisée et allégée par la seule force de l'appel qui la sollicite en

camps irréconciliables. En vérité, c'est précisément la passion unanimiste qui provoque cette situation : lorsque tout écart par rapport à ce que soutient un groupe est vécu par les membres de ce groupe comme intolérable, se constitue naturellement en regard un groupe opposé. Faute de parvenir à être générale, l'unanimité se réfugie au sein de groupes antagonistes.

Terminons sur un point aussi caractéristique de la pensée de Teilhard que des discours des transhumanistes d'aujourd'hui : leur ignorance des limites terrestres. Teilhard dit révéler la matière. Mais à le lire, on a l'impression que cette matière est pour lui davantage une vue de l'esprit que, précisément, de la matière. Charbonneau ne s'y trompe pas : « Ce clerc célibataire adorateur de la Terre n'y plonge pas de racines, rien ne l'attache à une famille ou à un lieu ; ce nomade n'a qu'une patrie : la Jérusalem céleste. Aussi rien de moins matériel que sa Matière, rien de moins pesant que sa Terre, pour ce mystique de l'Esprit absolu. » Il ajoute : « Celui qui en est réduit à parler de la "Sainte Matière" pour l'aimer, peut être soupçonné de ne pas l'aimer humblement pour elle-même, mais pour la divinité qu'il y a placée. » Peut-être est-ce pour cela que Teilhard se soucie si peu, dans son hymne à la Terre et au progrès, des ravages infligés à la Terre par le progrès, ou de la dilapidation des ressources par ce même progrès, jusqu'à épuisement. Il ne voit pas que sa chère Noosphère, au lieu de rejoindre l'infini, risque de s'effondrer sur elle-même, faute de carburant, et de se ratatiner d'autant plus que ses conditions matérielles d'existence auront été négligées. Les transhumanistes contemporains sont affligés de la même cécité. Ils n'ont d'autre moyen, pour étayer leurs prédictions mirobolantes, que de s'en remettre à une dynamique technologique qui a déjà réalisé des prouesses jadis impensables. Ils ne veulent pas voir que cette dynamique ne cesse, pour se maintenir, de puiser dans des ressources, naturelles et humaines, qui vont venir à manquer. L'intendance ne va pas suivre. Et l'on sait ce qu'il en est des stratégies les plus audacieuses quand les munitions et les rations n'arrivent pas.

Pourquoi lire le livre que Bernard Charbonneau a consacré à la pensée de Pierre Teilhard de Chardin ? Parce qu'en l'écrivant, Charbonneau nous offre un exemplaire et un modèle d'une tâche sans cesse à reprendre. À savoir, défaire les séductions exercées par des doctrines qui prétendent nous délivrer des contradictions inhérentes à notre existence. « Quant aux contradictions, écrivait Simone Weil, toute pensée philosophique en contient ; loin que ce soit une imperfection de la pensée philosophique, c'en est un caractère essentiel sans lequel il n'y a qu'une fausse apparence de philosophie. [...] Les contradictions que la réflexion trouve dans la pensée quand elle en fait l'inventaire, sont

avant ? » (« Réflexions sur la compression humaine » (1953), III, in *L'Activation de l'énergie*, Paris, Le Seuil, 1963, p. 362).

essentielles à la pensée³⁰. » Or, Charbonneau le constate, Teilhard ne rencontre jamais, dans ses réflexions, de contradiction qu'aussitôt sa pensée ne dissolve. De là l'attrait que cette pensée a pu exercer, de là aussi que les solutions proposées n'en sont pas. Mais une chose est de l'affirmer, une autre de le montrer. Nous devons être reconnaissants à Charbonneau de l'avoir fait pour nous, et aux éditions R&N de remettre son ouvrage à notre disposition.

Olivier REY

³⁰ « Quelques réflexions autour de la notion de valeur », in *Écrits de Marseille, Œuvres Complètes*, t. IV, vol. 1, Paris, Gallimard, 2008, p. 59-60.